

immuables ; on en a repoussé le désespoir ; car on a reconnu que l'inconstance est naturelle à l'homme, et qu'on ne doit la soumettre que par honneur et non par des liens indissolubles.

La *charité*, voilà la base de tous les devoirs de la nouvelle association ; et qui peut mieux leur en donner l'exemple que cette fille étonnante qui, sans éducation, n'est déplacée nulle part ! dont les manières, d'abord rustiques, prennent si facilement les usages qui les perfectionnent.

La renommée commence à parler du nouvel établissement ; la curiosité va le visiter. Un ordre religieux ! dit l'intolérance philosophique en fronçant le sourcil ; et l'on court s'assurer que les abus ont trouvé de nouveaux moyens pour se glisser en France, d'où on croyait les avoir bannis. Mais l'intolérance est bientôt désarmée, en voyant une partie de ces bonnes religieuses occupées à montrer à lire, à prier Dieu, à travailler, à un essaim de pauvres petites filles qui n'ont l'air ni d'être effarouchées, ni d'être craintives à l'aspect de leurs maîtresses.

Les autres religieuses, disséminées dans le jardin et dans l'enclos, se livraient aux travaux rustiques : l'une traçait les vaches, qui devaient leur donner un lait nourrissant ; l'autre, armée d'une bêche, retourne avec ardeur la terre à qui elle va confier de nouvelles semences ; celle-ci récolte le foin, celle-là épanche le fumier, et toutes portent l'empreinte de la sérénité que donne toujours une bonne conscience.

Mais l'intolérance, toujours prête à blâmer, espère pouvoir rejeter sa critique sur les repas délicats, sur les petites recherches trop souvent reprochées au cloître. Voyons si cette fois elle aura raison.

La cloche du repas sonne, et les enfants, dont l'instruction se termine par une courte prière, sortent en ordre, et laissent aux religieuses le temps de prendre leur repas et un peu de repos.

La nape est mise, les couverts d'étain sont rangés près des assiettes de même métal où est le banquet.

La sœur directrice de la cuisine aura-t-elle à recevoir des reproches ou des éloges sur ses talents gastronomiques ! Une grande terrine de lait est placée au milieu de la table, devant la supérieure, qui coupe dedans des tranches bien minces de pain de seigle. Un plat de pommes de terre cuites dans l'eau est placé à côté de la terrine ; le *benedictus* est prononcé à haute voix par la supérieure, non avec cette ostentation que l'orgueil inspire, mais comme un hommage dû au dispensateur de toutes choses. L'appétit allait faire les honneurs de ce festin, lorsque deux pauvres soldats blessés, et qui avaient épuisé, pour revenir mourir dans leur patrie, et leurs forces et le peu d'argent qu'ils possédaient, viennent supplier la *piété* de secourir la *valeur*.

Un murmure de piété s'élève dans la charitable assemblée ; le pain était très-rare à cette époque, et les portions assignées à chaque religieuse étaient tout juste pour garantir du besoin, mais ne devaient pas suffire à rassasier des appétits de vingt ans.

Cependant, chaque sœur, se levant par un mouvement spontané, prie la supérieure de lui permettre de partager avec les guerriers la portion qui lui est échue ; personne n'a faim depuis qu'on a vu des militaires qui, privés d'aliments depuis plusieurs jours, paraissent exténués de fatigue et de besoin. On les entoure, on les plaint, on les console ; le repas leur est offert de si bonne grâce, et surtout de si bon cœur, qu'ils doivent le trouver savoureux, quelque frugal qu'il puisse être.

Après cet accueil hospitalier, on panse les blessés ; du linge bien blanc leur est offert : ils en ont grand besoin ; mais, hélas ! on ne peut leur donner du vin ! c'est un breuvage de luxe, et les sœurs n'en boivent jamais ! Cependant, des voyageurs si fatigués !... Sur un signe de la supérieure, une des jeunes sœurs court chercher une cruche de cidre ; c'est une boisson rafraîchissante ; c'est la seule qu'elles possèdent, comment de guerriers ne s'en contenteraient-ils pas ? La cruche est vidée avec reconnaissance, à la santé des bonnes et charitables sœurs de Saint-Joseph, et les soldats, après s'être bien reposés, bien rassasiés et bien dé-altérés, reprennent leur route en bénissant les bonnes âmes qui les ont secourus.

Personne ne sentait la privation d'avoir cédé la moitié de son dîner ; les plus pieuses des sœurs s'applaudissaient d'avoir trouvé l'occasion de faire une œuvre de charité ; les autres, tout aussi résignées, mais plus grises, riaient à gorges déployées de mille petits incidents qui avaient fait naître leur innocente hilarité ; de ce nombre était la jeune supérieure, qui ne croyait pas que la tristesse ou une figure morose, fussent des devoirs imposés par la Religion chrétienne ; mais un violent coup de cloche fait fuir les ris, et inspire presque la frayeur. La supérieure veut elle-même répondre à cet appel bruyant, et va ouvrir la porte.

Quatre malheureux prisonniers autrichiens qui retournaient dans leurs foyers, après avoir été échangés, s'offrent à sa vue ; des lambeaux de couvert à peine, un teint pâle, un air débile, annoncent qu'ils sont convalescents. et qu'il n'y a que l'extrême désir de revoir leur pays un peu plus tôt qui peut leur prêter des forces ; ils ne parlent et n'entendent pas un mot de français, et l'humanité est un excellent interprète pour traduire toutes les langues.

L'un de ces spectres ambulants pose la main sur son cœur, et semble, en tombant aux genoux de la supérieure, invoquer sa compassion ; il ouvre une bouche garnie du plus formidable ratelier, et fait signe que ses compagnons et lui meurent de faim.

La supérieure le relève, mais elle est inquiète de savoir avec quoi elle apaisera ce besoin impérieux qui rappelle si souvent à l'homme orgueilleux qu'il est né dépendant !..

Les provisions sont épuisées ; où en trouver d'autres ?... encore s'il ne s'agissait que de partager, de se priver, de jeûner, le sacrifice serait fait avec bien de la joie, mais il n'y a rien, absolument rien à offrir à ces pauvres gens !... La charité est ingénieuse : des pommes de terre destinées à être plantées le lendemain sont réunies, et bien vite on les met cuire ; une sœur est envoyée aux champs pour ramener les vaches, et tâcher de trouver encore dans leur sources nourricières le fluide bienfaisant qui fournit la subsistance journalière de la communauté. Mais il n'y a point de pain !... un peu de vin ferait tant de bien à ces malheureux !... il n'y a point d'argent pour en avoir, comment donc faire ?..

Pendant cette délibération mentale, les prisonniers ont été introduits dans la cuisine, où un feu peülant les réchauffe et les délasse.

Ils ont montré une grande dévotion pour la pieuse décoration de cette cuisine ; ils se sont agenouillés devant l'image de la Sainte-Vierge, protectrice et patronne spéciale de la maison, et ont paru bien contents de pouvoir manifester, sans crainte de voir le sourire de l'ironie, les sentiments religieux dont ils ont l'habitude.

(A continuer).

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Tous les esprits sont préoccupés de l'attentat de Fontainebleau. Mais assigne-t-on les causes les plus vraies de ce crime, aussi effroyable qu'imprévu ! Je ne saurais le croire. On a dit que l'assassin avait pu être conduit à le commettre par l'impression qu'il avait reçue du discours d'un homme d'Etat célèbre. Mais on n'a pas fait attention que la France, accoutumée à la liberté et aux jeux les plus hardis de la parole, ne prend point au sérieux les traits les plus incisifs que la presse se permet ou qui partent même de la tribune. Qui ne connaît un député chez qui la haine du clergé est devenue une idée fixe ! Qui ne voit dans les journaux les efforts infinis que lui coûte le désir ardent de décrier et de noircir les ministres des autels ? Ne se fait-il pas un devoir annuel et inviolable de leur prêter les intentions les plus odieuses, une détestable ambition, mille faits mensongers nés de ses préventions, aussi incurables que ridicules ! Nous fait-il du mal ? Hélas ! non. Il ne sert bien plutôt le sacerdoce qu'il ne le décrédite et ne le rabaisse dans l'opinion publique. Un auteur d'un tout autre talent, emporté par une imagination brillante, mais d'une fougue inexprimable, sacrifica, il y a un an, et dans la même vue, la vérité notoire, l'équité la moins douteuse des convenances qu'il est bien triste de blesser, à l'impression de je ne sais quelle contrariété, à un ressentiment dont la cause m'est inconnue. Dans un livre fort répandu il peignit les pasteurs de la France sous les plus affreuses couleurs. On ne doit voir en eux, suivant lui, que des corrupteurs publics, des infâmes, des monstres. Rien assurément n'était plus propre à faire assassiner les prêtres, et cependant il n'est pas tombé un cheveu de la tête d'un seul d'entre eux.

Quant aux effets de la presse anti-dynastique, je repousse avec horreur la pensée qu'il puisse y avoir des gens de lettres disposés à transformer leurs pâmes en poignards, en instruments de mort. Je ne saurais pourtant élever le moindre doute sur les maux horribles que peut produire la liberté de toute écriture. Je veux seulement faire une remarque qui peut être fort importante pour l'avenir de notre patrie. Je dis que notre société recèle une autre cause d'attentats et de malheurs, qu'on se dissimule et qu'on minimise, et qui contient le germe de plus de crimes et de dangers que la mauvaise presse elle-même. Il est aisé de le prouver. Lit qui veut les mauvais journaux et les mauvais livres. De plus, ces écrits n'ont guère pour lecteurs, au moins assidus, que des hommes d'un jugement formé. Ils peuvent choisir, juger, adopter ou rejeter. Oui, il existe un plus grand danger. C'est celui qui résulte des idées et des opinions gravées dans des âmes neuves, sans défense, semblables à une table qui n'a reçu encore aucune empreinte, sur laquelle on n'a tracé aucun linéament. On parle des *bas fonds* de la société. Mais quelle instruction donne-t-on, de nos jours, aux enfants de cette classe ? Quelle est la barrière qu'on a soin d'opposer, de bonne heure, aux passions grossières et brutales qui fermentent autour d'eux et dont les excès ont frappé trop souvent leurs premiers regards ? Est-ce la foi ? Est-ce le bon exemple ? Sont-ce là les leçons d'une morale saine, avouée de tous les siècles ? Qu'on examine ou qu'on s'informe, on aura bientôt là dessus une opinion arrêtée.

Je parle en général ; je ne veux blesser personne. Nul n'estime plus que moi les instituteurs vertueux et chrétiens ; mais d'une autre part, je ne puis mettre ni à moi ni aux autres un bandeau qui nous couvre les yeux.

Les instituteurs ne donnent, parmi nous, aucun gage de leur religion, quoique ce sentiment ait toujours été regardé comme la base la plus solide de la vertu, et la seule à peu près chez le peuple. On n'exige qu'un *certificat de moralité*, terme vague, fort usité de nos jours, et qui, suivant les idées du temps présent, est loin de renfermer nécessairement l'idée de religion. Et qui doit délivrer ces attestations ? Ce sont deux membres d'un conseil municipal, quels qu'ils soient. Mais y a-t-il de la témérité à dire que, parmi les conseils municipaux de la campagne, il n'est pas très difficile d'en trouver où siègent deux membres qui donneront facilement un certificat de moralité à tout homme lequel, entièrement dépourvu de religion, n'a eu jusquelà rien à démêler avec les tribunaux et le Code pénal ? C'est tout au plus s'il faudra, pour l'obtenir, quelque léger service antérieur ou quelque politesse, accommodée aux mœurs de cette classe. Un instituteur est donc au-